CÉGEP ÉDOUARD MONTPETIT

Centre de valorisation et d'amélioration

LE FRANÇAIS s'affiche !

De Sherbrooke au Yukon, une entrevue avec Mylène Gilbert-Dumas

Par Jean-Sébastien Ménard

Photo : gracieuseté de Mylène Gilbert-Dumas

Le 9 décembre 2021, dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française Le français s'affiche, j'ai eu la chance de rencontrer l'auteure Mylène Gilbert-Dumas.

Mylène Gilbert-Dumas, vous êtes francophone. Le français est votre langue maternelle. Vous vivez et vous écrivez en français. Vous lisez en français et en anglais. Est-ce que les deux langues s'influencent ? Comment cohabitent-elles ? Et est-ce que cette dualité, peut-être aussi vécue au quotidien, vous influence et influence votre écriture ?

J'ai été enseignante au secondaire pendant douze ans. J'enseignais le français, langue maternelle et langue seconde, dans une école anglaise de Québec. Mon anglais s'est perfectionné sur place. Je lis en anglais parce qu'il y a toujours un fond historique dans mes romans pour lequel je fais des recherches et une grande partie des sources que je

consulte sont en anglais. C'est aussi un choix économique parce que les traductions en français coûtent trois fois le prix. Je lis beaucoup en français aussi. En fait, je lis beaucoup, point. Vous savez, je vis à Sherbrooke, en Estrie. C'est une ville bilingue dans une région où l'on retrouve une communauté mixte. J'ai pratiquement toujours vécu dans les deux langues, même si je suis devenue vraiment bilingue quand j'ai enseigné le français dans une école anglaise. L'anglais est très présent à Sherbrooke, en Estrie et dans ma vie, mais cette dualité n'influence pas comment j'écris quand je suis au Québec. En revanche, quand je suis au Yukon, où je suis allée neuf fois et où j'ai aussi passé deux hivers, je ne peux pas écrire parce que la langue dans laquelle j'écris est toujours influencée par l'environnement où je me trouve. Là-bas, j'écrirais un français franco-yukonnais qui serait parfait pour mes dialogues, mais qui ferait pleurer ma réviseure. Au Yukon, il y a beaucoup de calques de l'anglais et même des mots anglais dans le français utilisé. Pour éviter un effet de mimétisme, je n'écris que chez moi. Immergée dans ma communauté francophone, en Estrie, je retrouve ma propre voix. C'est d'ailleurs pour cette raison que je n'écris jamais en voyage. Je prends des notes et je fais de la recherche, mais la création, elle, se fait dans mon bureau.

En ce moment, vous enseignez le français à des réfugiés syriens en échange de cours d'arabe. Pouvez-vous nous parler de cette expérience ? Est-ce qu'apprendre une autre langue vient enrichir votre rapport au français, voire aux langues ?

Mes nouveaux voisins sont des réfugiés syriens qui ne parlaient presque pas le français quand je les ai connus, et cela, malgré les cours de francisation qu'ils ont suivis. Avec la pandémie, on s'est rapprochés et on est même devenus des amis. Pendant le premier confinement, quand tout était fermé, ils étaient assez démunis, linguistiquement parlant. On se parlait alors en utilisant l'interprète Google sur leur téléphone, mais plusieurs éléments se perdaient dans la traduction. C'est là que je me suis dit que je devais apprendre leur langue. Comme j'ai appris l'anglais très facilement, je pensais que ce serait

la même chose pour l'arabe. J'étais naïve. L'arabe est vraiment très loin du français. Très très loin ! Et si j'avais su à quel point ça allait être difficile, je n'aurais probablement jamais commencé mes cours. (Rire) Maintenant, je suis trop avancée pour imaginer abandonner, même si mon parler est encore limité. Je peux comprendre de quoi deux personnes parlent, mais je ne sais jamais exactement ce qu'ils se disent. Je suis meilleure en lecture, mais surtout en écriture.

Mon professeur d'arabe était un réfugié syrien. Il est maintenant citoyen canadien. Pour le trouver, j'ai mis une annonce sur Facebook. Quand je l'ai rencontré, j'ai vu qu'il ne parlait presque pas français. J'avais prévu le payer pour les leçons, mais je lui ai plutôt proposé un échange : il m'enseignerait l'arabe et moi, je lui enseignerais le français. Il a appris rapidement. Maintenant, il travaille en français. Son français est extraordinaire, à mon avis. Mon arabe en arrache un petit peu plus. (Rire) Si ce n'était pas d'une hausse de cas de covid, en ce moment, je serais en immersion en Jordanie. Je devais prendre l'avion hier. Je ne suis pas partie parce que cette hausse de cas inquiète. Je vais y aller au mois de mars, alors si on se reparle l'an prochain, je devrais être pas mal trilingue. En tout cas, je l'espère.

À force d'étudier l'arabe, je suis de plus en plus fascinée de voir combien de mots français viennent de cette langue. Les plus évidents sont « alchimie » et « alcool », mais il y en a beaucoup d'autres. C'est probablement la partie la plus intéressante de cet apprentissage, découvrir la racine des mots, leur origine, voir que plusieurs mots, lors des croisades, ont été rapportés en France, qu'ils sont entrés dans l'usage et qu'ils ont été transformés avec le temps[1]. De plus, dans la langue de mon prof et de mes voisins, il y a des mots que je reconnais, des mots français qui ont été « arabisés ». Il faut dire que la Syrie a été sous

[1] Pour en savoir plus sur ce sujet, lisez le texte de Thomas Gerbet intitulé « Ces mots arabes que vous utilisez tous les jours » (voir https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/771057/arabe-francais-mots-francophonie) et écoutez le balado intitulé « En français, il y a plus de mots d'origine arabe que de mots d'origine gauloise » (voir https://www.nouvelobs.com/nos-podcasts/20211208.OBS51950/en-francais-il-y-a-plus-de-mots-d-origine-arabe-que-de-mots-d-origine-gauloise.html). Voir aussi le livre d'Erik Orsenna et de Bernard Cerquiglini, *Les mots immigrés*, Paris, Stock, 2022, 133 p.

domination française[2] pendant un bon bout de temps. Pendant cette période, il y a eu des échanges de mots, dans un sens et dans l'autre. Je trouve fascinant de voir ces liens historiques. J'ai une formation en linguistique et je peux vous dire qu'apprendre une deuxième ou une troisième langue est plus facile si on connaît bien sa langue maternelle. Ça permet de reconnaître les structures. Par exemple, en arabe, l'attribut ne vient pas avec le verbe être (sauf au passé). Et comme en français, il y a une différence entre la fonction d'épithète et celle d'attribut. À partir du moment où j'ai compris comment se manifestent ces fonctions en arabe, j'étais capable de reconnaître l'un et l'autre et de les utiliser correctement. Mais si je n'avais pas connu la différence entre l'épithète et l'attribut en français, je me serais cassé la tête longtemps avant de saisir pourquoi, en arabe, l'adjectif prend parfois le préfixe « al », et parfois non. Je trouve ça très enrichissant d'apprendre l'arabe, même si, intellectuellement, c'est le plus gros défi que je me sois lancé dans ma vie.

C'est très intéressant de voir à quel point une langue, c'est une façon de voir et de comprendre le monde.

L'arabe est très poétique. Un mot peut avoir plusieurs sens, selon le contexte et selon l'endroit où il est placé dans la phrase. En français, on est très précis. « Gentil » veut dire « gentil ». Avec l'arabe, j'ai besoin d'accepter un flou intellectuel. Quand je parle et quand j'écris, je me croise toujours les doigts pour que la personne à qui je m'adresse comprenne exactement ce que je veux dire.

Intéressant. Pour revenir au français, comment utilisez-vous le français quand vous écrivez ? Vous dites que lorsque vous partez en voyage, vous prenez des notes, vous

[2] L'époque du Mandat français s'étend de 1920 à 1941. Pour en savoir plus, lire https://www.geo.fr/histoire/quand-la-syrie-etait-francaise-201216 et http://www.axl.cefan.ulaval.ca/asie/syrie.htm

observez, vous accumulez du matériel et qu'à votre retour, une fois à la maison, dans un milieu francophone, votre français revient et que c'est là que vous écrivez. Pouvez-vous nous parler de cela ?

C'est une question de mimétisme. Quand je suis en France, malheureusement, mon accent se transforme. (Rire) Quand je suis au Yukon, je parle rapidement comme les Franco-Yukonnais. Quand je suis chez moi, je retrouve mon français québécois. Je vois la langue comme un outil pour créer des univers, pour créer des images, pour créer une histoire… Mais pour moi, ça doit rester un outil invisible. Pour cette raison, quand j'écris, je rédige plusieurs versions. Entre le moment où j'ai fini mon brouillon et celui où j'envoie le texte à mon éditeur, il y a beaucoup de temps qui s'écoule. Je le laisse de côté, puis je le reprends, souvent plusieurs fois. Mon texte est réussi quand on peut le lire sans accrocher nulle part, quand on peut le lire à haute voix facilement. Je fais exprès pour ne pas exposer dans mon texte tout le vocabulaire que je possède parce que je sais que quand le lecteur bute trop souvent sur un mot nouveau, il décroche. Mon objectif est d'hypnotiser mon lecteur dès les cinq premières lignes. Pour ce faire, je travaille énormément le premier chapitre et la première page. Je veux envoûter le lecteur dès la première phrase et le tenir en haleine jusqu'à la fin du livre ! Pour arriver à faire ça, il faut que nulle part le lecteur ne se dise « mais que veut dire ce mot ? Qu'est-ce qu'il fait là ? ». Si j'ai vraiment besoin d'utiliser un mot recherché, je vais m'assurer que le contexte sera tellement clair qu'on n'aura pas besoin d'aller dans le dictionnaire. C'est à la fois très technique et très intuitif comme façon de faire. Je passe sur mon texte ce que j'appelle un « papier sablé » avec un grain de plus en plus fin. Ça veut dire que je le retravaille longtemps. En fait, je m'assure à ce que la langue soit transparente. C'est un style qui est complètement invisible et c'est ma force. Je viens de publier un roman de Noël[3] et je reçois beaucoup de commentaires. Les gens adorent ma plume parce qu'ils ne la voient pas. En anglais, on dit

[3] Mylène Gilbert-Dumas, *Noël à Kingscroft*, VLB, Montréal, 2021, 176 p.

« Easy reading is hard writing ». Écrire pour que ce soit facile à lire, c'est difficile, c'est beaucoup de travail.

Photo : VLB éditeur. Voir http://www.edvlb.com/recherche.aspx?aut=gilb1013#&&p=1

Je ne sais pas si vous avez connu Jean-Yves Soucy[4]. Il a été mon premier directeur littéraire, avant de devenir mon éditeur. J'ai travaillé mon premier roman, pour lequel j'ai remporté le prix Robert-Cliche[5], avec lui. Il me disait : « Il y a une voix dans ton écriture, mais ta grande force, c'est qu'on ne s'aperçoit pas que c'est écrit, on ne remarque pas ta plume. » Ça donne l'impression que mes idées rentrent directement dans le cerveau de mon lecteur. Le commentaire le plus insignifiant qu'on peut me faire à propos de mon écriture, c'est de me dire que j'ai fait de belles phrases. Je ne veux pas ça. Je veux hypnotiser mon lecteur. Je ne veux pas qu'il s'attarde à la structure. Je veux qu'il sente l'idée derrière, qu'il perçoive l'émotion du personnage ou qu'il se laisse emporter par l'histoire que je suis en train de lui raconter. Ça, c'est fort et c'est ce que j'essaie de produire comme effet quand j'écris. Le français permet ça.

Le français devient un véhicule pour raconter des histoires et permet aux lecteurs d'entrer dans ces histoires.

Oui, c'est un outil extrêmement performant. Je l'utilise pour raconter des histoires de la vie humaine. Même si je sais écrire en anglais, je ne suis pas aussi habile dans cette langue. Ça accroche. En français, je parviens à atteindre mes objectifs. Sans doute parce que c'est ma langue maternelle et que je lis beaucoup en français. Quand je lis, j'observe

[4] Voir https://www.editionsboreal.qc.ca/catalogue/auteurs/jean-yves-soucy-13675.html
[5] Voir https://www.prixrobertcliche.com/

comment les auteurs procèdent. Parfois, ça m'agace. D'autres fois, ça m'impressionne. Je me rappelle le jour où j'ai découvert le narrateur aligné[6]. C'était en lisant une traduction d'Arturo Pérez-Reverte, *Le Club Dumas*[7]. Ce livre-là a été une révélation pour moi parce que l'auteur n'utilise qu'un seul point de vue. Il met la caméra, si je peux utiliser cette image, dans la tête d'un seul personnage. Ça permet de créer du suspense parce qu'on est plongé tout le long dans la tête d'une seule personne, avec ses émotions, ses questions et ses observations. La lecture de ce livre a radicalement changé ma façon d'écrire. J'ai commencé à utiliser le narrateur aligné dans mes romans. C'est un excellent moyen pour faire vivre au lecteur l'expérience de l'intérieur, comme s'il était vraiment là, à la place du personnage, à vivre ses aventures. Quand mes lecteurs me parlent de mes romans et qu'ils me disent avoir été émus par ce que j'ai raconté, je sais que j'ai réussi.

Très intéressant. Si on en vient à *Yukonnaise*[8], comment et pourquoi avez-vous écrit ce roman ?

J'ai écrit une série historique intitulée *Lili Klondike*[9] sur la participation des femmes et des francophones à la ruée vers l'or[10]. Tout ça parce que quand je suis allée au Yukon pour la première fois, en 2001, j'ai appris que non seulement il y avait eu des francophones qui étaient partis chercher de l'or, mais aussi des femmes qui, elles, y étaient allées toutes seules ! Après avoir lu les trois tomes de ma série, une amie m'a dit qu'il y avait une résidence d'auteurs à Dawson City, la Berton House[11]. Il s'agit de la maison d'enfance du journaliste canadien-anglais Pierre Berton[12]. Elle a été transformée en résidence d'écriture

---

[6] Voir « point de vue interne », https://www.alloprof.qc.ca/fr/eleves/bv/francais/le-point-de-vue-narratif-f1647#
[7] Arturo Pérez-Reverte, *Le Club Dumas*, Livre de Poche, Paris, 2010.
[8] Mylène Gilbert-Dumas, *Yukonnaise*, *op. cit.*.
[9] Mylène Gilbert-Dumas, *Lili Klondike*, tomes 1, 2 et 3, VLB, Montréal, 2009.
[10] Pour en savoir plus sur la ruée vers l'or du Klondike, voir https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ruee-vers-lor-du-klondike
[11] Voir https://www.writerstrust.com/programs/berton-house-writers-retreat/
[12] Voir https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/pierre-berton

et est réservée aux écrivains canadiens. J'ai posé ma candidature et j'ai été choisie, avec trois autres, parmi 82 auteurs. Je suis persuadée que c'était parce que j'étais la seule cinglée à avoir demandé les trois mois d'hiver. Voyez-vous, à ce moment-là, j'avais déjà voyagé deux fois au Yukon, en 2001 et en 2006, et je savais que si je voulais vraiment rencontrer les Yukonnais, je devais éviter l'été parce que c'est la saison touristique. Il fait clair tout le temps, et les gens travaillent des douze, quatorze et même seize heures par jour. Or, moi, ce que je voulais, c'était entrer dans leur communauté et prendre le pouls de leur vraie vie. C'est pour cette raison que j'avais choisi l'hiver.

Quand je suis partie, j'avais prévu terminer là-bas ce qui est devenu mon roman *L'escapade sans retour de Sophie Parent*[13]. Mais une fois à Dawson City, je n'y ai pas touché ! Chaque fois que j'allais à l'épicerie ou au bureau de poste, j'avais l'impression de croiser mes « Lili Klondike » dans la rue. J'ai été tout de suite fascinée par les Yukonnaises. Au fil des semaines, j'en ai rencontré plusieurs, dont une bibliothécaire qui avait construit elle-même sa maison. J'ai compris que j'allais perdre mon temps si j'écrivais sur autre chose, que je devais faire de la recherche sur le terrain. Ce que je voyais était juste trop fascinant. Quand vous avez lu *Lili Klondike* avant *Yukonnaise*, vous reconnaissez les parallèles entre les deux. La raison est simple : il y a encore plein de gens qui vivent sans eau courante ni électricité au Yukon.

Je suis donc partie avec cette idée-là. Ça a été mon fil conducteur. Je me demandais pourquoi en 2010 — l'année de mon premier hiver —, quelqu'un choisissait de vivre sans eau courante ni électricité. J'ai fait des entrevues. Je commençais toujours en demandant si la personne vivait avec l'eau courante et/ou l'électricité. Très vite, on m'a désignée comme étant « the writer obsessed with indoor plumbing », l'écrivaine obsédée par la plomberie. (Rire) En tout, 60 personnes se sont prêtées au jeu. Je les rencontrais dans un bar ou dans un restaurant et je payais la bière ou le repas, selon les besoins des gens. Au début, on me racontait de belles histoires sans trop entrer dans les détails — au Yukon, les

[13] Mylène Gilbert-Dumas, *L'escapade sans retour de Sophie Parent*, VLB, Montréal, 2011, 352 p.

gens n'aiment pas raconter leur parcours — mais, à force de payer de la bière, j'ai fini par obtenir des choses intéressantes. J'ai dit à chacun : « Si personne ne connaît ton histoire, personne ne va savoir que cette idée me vient de toi parce que je vais la transformer dans mon roman. Mais si tu l'as racontée à tout le monde, tout le monde va la reconnaître dans le roman. » J'ai mis à la fin du roman le nom des soixante personnes qui m'ont accordé une entrevue ces années-là. Je tenais à les remercier parce que, sans leur aide, je n'aurais jamais pu décrire aussi bien la vie au Yukon.

Quand *Yukonnaise* est paru, plusieurs Yukonnais m'ont dit qu'il y avait beaucoup d'eux dans le roman et c'était vrai : j'ai pris ce qu'ils m'avaient raconté et, parmi leurs récits, il y en avait de très personnels. Par exemple, j'ai compris rapidement que, dans une petite communauté où il y a beaucoup de célibataires, la vie sexuelle pose des défis. Ce sont toujours les mêmes personnes… Je suis donc allée dans cette voie-là. J'ai interrogé les gens sur ce sujet-là. Et tout le monde m'en a parlé ! Pendant les entrevues, je ne prenais pas de notes, j'écoutais. Je savais d'instinct que si j'avais sorti un carnet, j'aurais freiné leur élan. Quand je rentrais à l'hôtel ou à la résidence, je mettais tout de suite par écrit ce qu'on venait de me raconter.

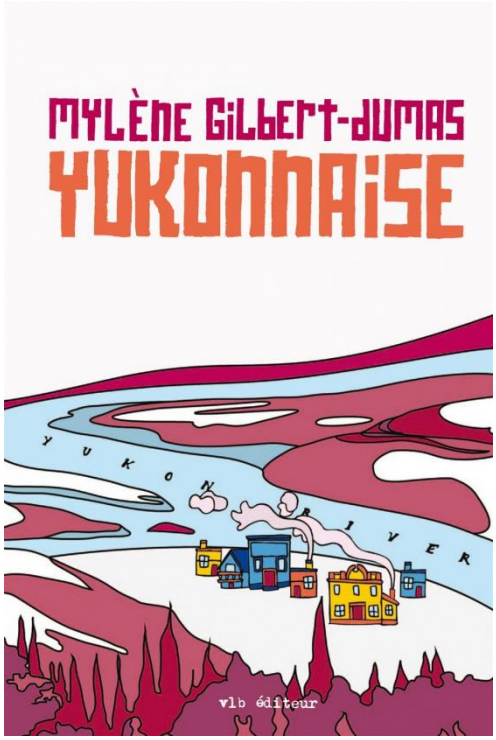

Photo : VLB éditeur. Voir http://www.edvlb.com/recherche.aspx?aut=gilb1013#&&p=1

Parmi les plus belles confidences que j'ai reçues, il y a celle d'un jeune homme qui avait entendu parler de ce que je faisais. Quand il m'a croisé dans la rue, il s'est présenté et m'a demandé pour être interviewé. J'étais à Whitehorse à ce moment-là. Je lui ai donné rendez-vous dans un café. Le moment venu, je lui ai posé une seule question et il a parlé pendant une heure. Il en avait gros sur le cœur. Quand il a eu terminé, l'homme qui était

assis derrière lui s'est levé et il est venu nous remercier. Il a dit : « That was the best eavesdropping I've ever done! » Il avait écouté notre conversation et tenait à nous dire à quel point il avait trouvé ça intéressant. Mon Yukonnais était un peu embarrassé par ce commentaire. Il a dit : « Je lui ai raconté mon histoire pour son roman. Vous, je ne vous connais pas, alors ce n'est pas grave ! » Quand je suis rentrée à l'hôtel, je me suis mise à pleurer parce que ce qu'il m'avait raconté était tellement bouleversant… J'avais tout absorbé et, en mettant ça par écrit pour ne pas l'oublier, ça remontait. Je pleurais de sa détresse à lui. C'était vraiment fort. J'avais absorbé son émotion et je l'ai donnée à Guy, dans mon roman. D'ailleurs, de tous les personnages que j'ai créés, Guy est celui dont on me parle le plus souvent. Tous mes lecteurs le connaissent, mais peu de gens savent que de grands pans de son histoire viennent de cette entrevue avec un jeune homme qui avait besoin de parler.

Est-ce que l'histoire d'Isabelle St-Martin, la protagoniste du roman *Yukonnaise*, vient d'une entrevue ?

Ce sont tous des personnages de fiction. Si, pour la personnalité de Guy, j'ai pris des morceaux de l'entrevue que j'avais faite à Whitehorse avec le jeune Yukonnais, le bout où il trouve de l'or vient de Shawn Ryan, un cueilleur de champignons qui a trouvé de l'or dans les environs de Dawson City et qui est devenu l'homme le plus riche du Yukon. Je ne pouvais pas passer à côté de cette histoire-là. Il y a beaucoup de prospecteurs au Yukon. Un soir, j'étais au Pit, le bar le plus connu de Dawson, et j'en ai rencontré un. Je lui ai demandé s'il avait trouvé de l'or. En guise de réponse, il a sorti une pépite grosse comme une pièce d'un dollar qu'il avait accrochée à un lacet de cuir pendu à son cou. Je lui ai demandé s'il avait trouvé beaucoup de pépites comme celle-là. Il m'a répondu : « Pas autant que j'en voudrais ». J'ai écrit sa réponse telle quelle dans le roman, mais je l'ai mise dans la bouche de Guy. Au fond, chaque personnage est un collage de différentes histoires. C'est la même chose avec Isabelle. Quand je raconte qu'un ours entre dans sa

maison et qu'elle ne veut pas le tirer parce qu'elle sait que ça ferait beaucoup de dégât et que ce serait très long et dur à nettoyer, je n'ai rien inventé. C'est une Yukonnaise qui m'a raconté ça. Elle vivait sans eau courante et quand l'ours est entré dans sa maison, elle avait tout de suite pensé à toute l'eau qu'il aurait fallu aller chercher pour laver les murs et le plancher.

Et c'est comme ça que j'ai pris des morceaux des récits qu'on m'a racontés et que je les ai insérés dans la vie de mes personnages pour écrire une histoire captivante. Même si tout le monde au Yukon a une vie que je trouve intéressante, je ne voulais pas raconter la vie d'une vraie personne. Je voulais que ce soit une construction et qu'à partir de ça, on ait une bonne idée de ce que ça signifiait de vivre au Yukon en 2010. Les choses ont changé depuis. Ça change vite dans le Nord. En 2001, il y avait une crise économique. En 2006, c'était un boom économique. Quand j'y suis retournée en 2010, on embauchait partout. C'était fou. Le prix des maisons a monté en flèche. Pour une maison avec deux chambres, on demandait un demi-million de dollars. Même une maison sans eau courante ni électricité pouvait se vendre quatre cent mille dollars ! Très vite, les logements ont manqué et les prix ont continué de grimper ! En ce moment, j'ignore comment ça se passe parce que je n'y suis pas retournée depuis 2014. Mais c'est certain que la pandémie a affecté et affecte les Yukonnais, parce que le tourisme, c'est la manne, surtout à Dawson City. Comme ils n'ont pas de touristes depuis un certain temps et qu'il n'y en aura peut-être pas beaucoup encore l'été prochain, la vie doit y être très difficile.

Cette pandémie change beaucoup de choses…

Pour les gens qui vivent du tourisme, la pandémie les fait crever de faim. Récemment, mes amis yukonnais m'ont dit que l'ambiance était triste et l'humeur, maussade. Habituellement, l'été, à Dawson City, c'est à l'image de la ruée vers l'or : il y a le casino, les filles qui dansent et les spectacles. Il fait soleil. À minuit, on peut lire dehors ! Le 21 juin, le soleil touche l'horizon au nord, puis il rebondit et reprend sa course. C'est grisant de voir

autant de lumière. Tout le monde est énergisé pendant l'été, mais sans les touristes, c'est sûrement une autre histoire.

Quand vous êtes allée à la Berton House, en résidence d'auteurs, c'était l'hiver. Comment était cette expérience ?

Extraordinaire, même si, le premier mois, je l'ai trouvé difficile parce que je ne connaissais personne. Il faisait froid aussi. Quand je suis arrivée, il faisait moins huit. Ensuite, on a perdu quelque dix degrés par jour. Très vite, on a atteint les moins cinquante ! En fait, il a sûrement fait plus froid, mais le thermomètre n'allait pas plus bas ! C'était vraiment « frette » ! Au bout d'un mois, on a commencé, mon mari et moi, à être invités à des soirées. On a alors découvert qu'à Dawson City, l'hiver, il y a des activités organisées tous les jours. Et tous les soirs, il y a quelque chose à faire. Mais sortir quand il fait très froid, c'est dur sur le corps. On rentrait épuisés à la maison et on ressortait le lendemain, pour ne rien manquer. À Dawson City, j'ai vu, en concert dans un salon, des artistes qui ont par la suite gagné des Juno[14]. J'ai vu des films et des documentaires primés partout dans le monde un an et demi avant qu'ils soient projetés au Québec. Les gens sont engagés et actifs. La vie sociale est très dynamique. On a rencontré beaucoup de monde

Photo de l'auteure à Dawson City, au Yukon, en 2011. Gracieuseté Mylène Gilbert-Dumas

[14] Voir https://junoawards.ca/

et on a tellement aimé notre expérience qu'on y est retournés l'hiver suivant. On a alors gardé la maison d'une femme qui avait un chien, un chat et des plantes et qui partait passer l'hiver au Mexique. On ne peut pas laisser une maison vide au Yukon, parce que si les tuyaux éclatent, ça va « gaspiller » la maison. Alors cet hiver-là, pendant que je faisais mes recherches, mon mari a effectué des réparations dans la maison. Quand la dame est revenue, au mois de mars, sa maison était impeccable.

Depuis 2010, je suis retournée six fois au Yukon. C'est que, parmi les gens que j'avais interviewés pour écrire *Yukonnaise*, il y avait une femme qui faisait du traîneau à chiens, une « musheuse », comme on dit là-bas. Elle insistait pour que j'écrive sur la grande course Yukon Quest[15]. J'avais fait à mon premier hiver un peu de bénévolat avec les « mushers » de la Yukon Quest, mais ça ne m'avait pas vraiment passionnée. Mais cette « musheuse » m'a raconté que, pendant longtemps, les hommes avaient tenté d'intimider les femmes qui participaient à la course pour qu'elles y renoncent. Ils affirmaient que si une femme gagnait la Yukon Quest, ça diminuerait la valeur de la course. Il faut savoir ici que cette course de traîneaux à chiens a la réputation d'être la plus difficile au monde. Or, selon ces hommes, si une femme gagnait, ça voulait dire que la course n'était pas si difficile que ça. Tout à coup, le sujet m'a beaucoup intéressée. (Rire). Je suis donc retournée plusieurs fois au Yukon pour faire d'autres entrevues, mais avec des « mushers » et des « musheuses », cette fois. J'ai participé à des entraînements. Je me suis intégrée, on me reconnaissait. Je posais mes questions et même si souvent on ne me répondait pas — les « mushers » sont des gens très secrets —, j'ai obtenu tout ce que je

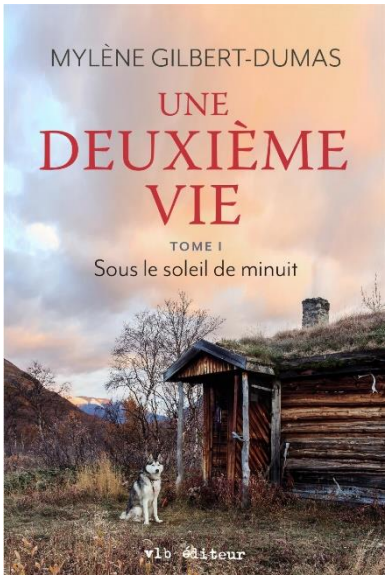

Photo : VLB éditeur. Voir http://www.edvlb.com/recherche.aspx?aut=gilb1013#&&p=1

[15] Voir https://yukonquest.com/

voulais, tout ce dont j'avais besoin. Alors, après *Yukonnaise*, j'ai écrit la série *Une deuxième vie*[16], qui raconte le parcours d'une Québécoise séduite par les courses de traîneaux à chiens.

L'émancipation de la femme est quelque chose d'important dans vos écrits. Dans *Yukonnaise*, la protagoniste, Isabelle St-Martin, se trouve lorsqu'elle arrive au Yukon. En prenant la route, en allant vers l'Autre, elle part aussi à la découverte d'elle-même.

En allant au Yukon, je me suis découverte moi-même. Je suis une « Hobbit » dans l'âme. J'aime le confort et la bonne bouffe, deux choses qui ne font pas partie des valeurs yukonnaises. Il a donc fallu que j'explore d'autres aspects de moi-même. Mais si le confort n'est pas une valeur yukonnaise, l'intensité, elle, est importante. Quand j'étais là-bas, j'ai vécu avec une intensité monstre. Je dis souvent que le Yukon, c'est le paradis de la liberté extrême. Il faut y avoir goûté au moins une fois dans sa vie pour savoir ce que c'est, cette liberté extrême. Un jour, des amis m'ont amenée sur la route Dempster[17] qui s'en va à Inuvik. Sur cette route, on roule dans la forêt et dans les montagnes et, tout à coup, on franchit un col et on se retrouve dans la toundra arctique. Quand on y va l'hiver, on doit s'assurer d'apporter de la nourriture, du bois et du thé. Il faut être tout équipé, parce qu'il n'y a pas grand monde qui passe par là. Si on tombe en panne, on doit pouvoir se débrouiller pour survivre. Pour cette raison, avant de partir, on dit où l'on s'en va à nos amis ou à nos voisins. On leur dit aussi à quelle heure on pense revenir parce que c'est dangereux de s'aventurer aussi loin quand il fait aussi froid. L'expérience est difficile à imaginer à partir d'ici. Si un enfant perd une botte en revenant de l'école au Québec, il va avoir le pied froid, ce n'est pas la fin du monde. Si un enfant perd une botte en revenant

[16] Mylène Gilbert-Dumas, *Une deuxième vie, tome 1. Sous le soleil de minuit*, VLB, Montréal, 2015, 328 p. et Mylène Gilbert-Dumas, *Une deuxième vie, tome 2. Sur la glace du fleuve*, VLB, Montréal, 2015, 352 p.
[17] Voir https://www.travelyukon.com/fr/quoi-faire/itineraire/la-route-dempster

de l'école au Yukon, il peut perdre son pied. À moins quarante, les engelures ne pardonnent pas.

Parlant d'engelure, il y a un « drink », à Dawson City, qui s'appelle le « Sourtoe cocktail »[18]. C'est fait avec un orteil humain qu'on met dans le verre. Perdre un orteil à cause d'une engelure, au Yukon, ça arrive. C'est même fréquent. Au bar où on sert le fameux « drink », l'orteil est gardé dans le sel. Le client courageux commande un verre de son alcool préféré. Le barman dépose l'orteil dans le verre. Pour obtenir le certificat qui atteste de l'exploit, il faut que le client avale l'alcool et que ses lèvres touchent l'orteil. Il n'y a que des Yukonnais pour penser à ça ! (Rire). Un jour, alors que j'atterrissais à Whitehorse, une journalise de Radio-Canada m'a écrit. Elle avait appris que quelqu'un venait de voler un orteil à Dawson City et voulait en savoir plus. C'était arrivé pendant que j'étais dans l'avion alors je lui ai dit que j'allais m'informer et lui revenir là-dessus. Il s'est avéré qu'un Américain avait commandé le « drink » et avait avalé l'orteil[19] avec l'alcool. Il savait ce qu'il faisait puisque, après son forfait, il avait déposé 300 dollars sur le comptoir et avait quitté le bar sans rien dire. Or, 300 dollars, c'est exactement le montant de l'amende imposée à toute personne qui volerait l'orteil. Les Yukonnais étaient bouleversés. Non pas parce qu'un homme avait avalé l'orteil, mais parce qu'il l'avait volé. (Rire) Une autre fois, un client qui avait trop bu a volé l'orteil par bravade[20]. Ça a fait grand bruit, tellement que le voleur a fini par retourner l'orteil par la poste, accompagné d'une lettre d'excuses. (Rire)

---

[18] Voir https://www.cbc.ca/shortdocs/features/the-story-of-the-sourtoe-cocktail-a-shot-of-whiskey-garnished-with-a-human#:~:text=The%20Sourtoe%20Cocktail%20is%20practically%20a%20rite%20of,during%20probition%2C%20with%20a%20nasty%20case%20of%20frostbite.
[19] Voir https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/629387/client-avale-orteil-humain
[20] Voir https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1041462/orteil-vole-dawson-city-retourne-poste

Est-ce qu'ils recyclent l'orteil ?

Oui, sauf quand quelqu'un le vole ou l'avale. (Rire)

Normalement, on garde l'orteil dans le sel et on le sort juste pour le mettre dans le « drink » du client qui veut tenter l'épreuve[21].

Il faut se rappeler que Dawson City, c'était la capitale du Klondike. Il y règne toujours un état d'esprit particulier. Pour témoigner de l'importance qu'avait la ville à l'époque de la ruée vers l'or, il faut se rappeler que Dawson City est la troisième ville en Amérique du Nord à avoir été branchée à l'électricité, les deux premières étant Montréal et San Francisco. C'était une ville où tout était possible, mais aussi une ville de tous les excès. Cet état d'esprit perdure, ça fait partie de la culture.

Mais il faut aussi savoir que dans le Nord, les gens ne peuvent pas compter sur les différents gouvernements pour mettre sur pied des loisirs ou des spectacles. Ils sont juste trop peu nombreux. Alors ils s'organisent eux-mêmes pour se divertir. Ça donne des événements hilarants. Par exemple, pendant le « Thaw di Gras[22] », leur festival du printemps, il y a des épreuves loufoques comme le lancer de la « chainsaw ». En été, il y a une course de bécosses, parce que la bécosse est encore fréquente au Yukon. Pendant mes deux hivers, j'ai participé à la chute de la motoneige. La procédure est originale, comme le reste. (Rire) Les gens achètent des piquets numérotés qu'ils vont planter sur une gigantesque cible dessinée sur la glace du fleuve Yukon, puis un hélicoptère arrive avec, se balançant au bout d'une corde, une motoneige qu'on a vidée de tous ses fluides. L'hélicoptère lâche la motoneige au-dessus de la cible. Le détenteur du piquet le plus proche de l'endroit où elle atterrit gagne la moitié de la cagnotte. L'autre moitié va à un organisme communautaire.

---

[21] Il est intéressant de souligner que des gens font parfois des dons étranges à l'hôtel Downtown Dawson City, où l'on peut boire le fameux cocktail. À ce sujet, lire l'article suivant : https://www.rcinet.ca/regard-sur-arctique/2019/06/12/yukon-sourtoe-cocktail-orteil-dawson/

[22] Voir https://dawsoncity.ca/event/thawdigras/

Il y a une communauté francophone qui est petite, mais très vivante au Yukon. N'est-ce pas ?

Les francophones forment 10 % de la population au Yukon, ce qui veut dire à peu près 3 000 personnes, qui sont presque toutes à Whitehorse. Il y en a une centaine à Dawson City. Pour les voir, j'allais au Pit, le bar de l'hôtel Westminster, le plus vieil édifice de Dawson City à tenir encore debout (il a ouvert en 1898). C'est là que les francophones se retrouvaient le vendredi, après le travail. C'est un immeuble tout croche, rose gomme. Et c'est *le* lieu de rencontres. Si je suis à Dawson City et que quelqu'un me cherche, il a de fortes chances de me trouver là ! (Rire) J'y ai fait la majorité de mes entrevues.

Est-ce que cette façon de faire, c'est-à-dire de faire des recherches dans des livres, d'aller à la rencontre des gens, de les interviewer, de les écouter et de prendre le pouls d'un endroit, c'est une démarche que vous répétez pour chaque projet d'écriture ?

Oui. Il faut que j'intériorise l'expérience.

Prenons mon roman de Noël. Je l'ai écrit l'an dernier, pendant la pandémie, à raison d'un chapitre par jour, du 1er décembre au 25 décembre. J'ai placé l'action dans un petit village des Cantons de l'Est où j'étais allée par accident le mois précédent. J'ai aussi placé dans cette histoire des aventures de réfugiés syriens qui viennent d'arriver au Québec. Certaines de ces aventures me viennent de mes amis et de mes voisins. Par exemple, quand, au début de la pandémie, les commerces ont fermé du jour au lendemain, les gens qui venaient d'arriver au Québec ou qui étaient encore en train d'apprendre le français ont dû faire face à des difficultés additionnelles. Ma voisine, lorsqu'elle allait à la banque, elle connaissait la caissière, qui l'aidait. Avec le confinement, tout a basculé en ligne. Or, ma voisine, qui est dans la cinquantaine, n'avait jamais touché à un ordinateur de sa vie. Elle avait énormément de difficulté à fonctionner et à taper sur un clavier, français en

plus ! À force de faire des erreurs en entrant son NIP, sa carte bancaire a fini par être annulée. Il a fallu aller à la caisse pour lui faire faire une autre carte. Je l'ai accompagnée ce jour-là. La caissière nous a dit bêtement de revenir après la pandémie. À ce moment, je suis intervenue et j'ai dit que je ne bougerais pas de là tant que ma voisine n'aurait pas accès à son argent. Et j'ai mis ça dans le roman, non pas par vengeance, mais pour illustrer une des conséquences insoupçonnées des consignes sanitaires.

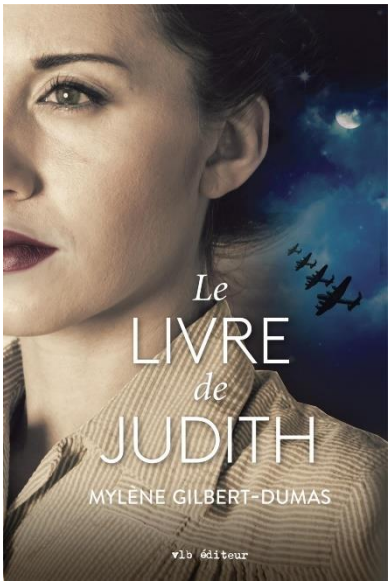

Photo : VLB éditeur. Voir http://www.edvlb.com/livre-judith/mylene-gilbert-dumas/livre/9782896498055

Pour écrire sur Varian Fry[23], cet Américain qui a fait de la résistance avant la Résistance, au début de la Deuxième Guerre mondiale, j'ai lu son livre[24] ainsi que d'autres livres écrits sur lui. Je voulais connaître la nature des activités, la plupart illicites, qui lui ont permis de faire sortir de Marseille plus de 2000 personnes recherchées par les nazis. Parmi eux, il y avait Victor Serge[25], dont j'ai lu quelques ouvrages, et qui m'a tellement inspirée que j'en ai tiré un personnage (baptisé Tcherniak, dans *Le Livre de Judith*[26]). Varian Fry, Victor Serge et plusieurs artistes juifs ou militants antinazis s'étaient installés à la villa Air-Bel[27], à l'extérieur de Marseille, en attendant de pouvoir s'évader ou pour en aider d'autres à s'évader. Je suis allée voir où se trouvait cette maison, pour situer l'action. Elle n'est plus là, mais on imagine très bien comment c'était, à l'époque : un coin loin de la ville, desservi uniquement par le train. J'ai aussi sillonné les rues de Marseille pour voir de mes yeux les différents endroits où Varian

[23] Voir https://www.franceculture.fr/personne/varian-fry
[24] Varian Fry, *Livrer sur demande : quand les artistes, les dissidents et les juifs fuyaient les nazis (Marseille, 1940-1941)*, Marseille, Agone, 2017 pour la traduction française.
[25] Écrivain né en Belgique en 1890, de parents russes, immigrés politiques, et mort en 1947 au Mexique où il s'était réfugié après avoir quitté Marseille en 1940 grâce au réseau de Varian Fry.
[26] Mylène Gilbert-Dumas, *Le livre de Judith*, Montréal, VLB, 2019, 480 p.
[27] Voir https://villaairbel1940.fr/

Fry avait établi ses bureaux, mais pour voir aussi ce qu'il décrit dans son livre. Mon travail, c'était de rendre tout ça très réel dans la tête de mon lecteur.

Quand j'ai rencontré l'historienne Micheline Dumont[28], elle m'a dit qu'en lisant le tome 3 des *Dames de Beauchêne*[29], elle avait eu l'impression que j'avais fait le trajet avec l'armée de Benedict Arnold[30], le long de la rivière Kennebec. Je lui ai répondu que je ne l'avais pas fait avec lui, évidemment, mais que je l'avais fait, effectivement, ce trajet. Et j'avais remarqué les endroits où les portages étaient nécessaires à cause du peu d'eau dans la rivière ou le type de végétation, les gros dénivelés, etc. Ça paraît, dans le livre, que j'ai visité les lieux.

En fait, pour moi, l'écriture part de l'expérience. Je ne sais pas écrire autrement. J'ai publié vingt romans. Mon vingt et unième, *Sous le ciel de Tessila. La coupe de Djam*[31], sort en février. Chaque fois, je fonctionne de la même manière. Pour le dernier, qui est un roman de fantasy, j'avais choisi d'utiliser la géographie de l'Iran. La pandémie est arrivée au moment où je devais justement y aller. Je me suis donc tournée vers les livres. Je me suis notamment inspirée de *Vers Ispahan*[32], le livre de Pierre Loti, où il raconte son arrivée en Iran par le golfe Persique puis sa traversée des montagnes.

Au fond, je lis surtout pour écrire. Ou plutôt, tout ce que je lis me sert pour écrire. Je m'intéresse à un tas de trucs, souvent en lien avec mes projets, mais pas toujours. Mais ça finit quand même, la plupart du temps, par se retrouver dans un roman. (Rire) En ce moment, pour mon nouveau projet, il me manque l'expérience du désert. C'est pour ça

---

[28] Elle a notamment enseigné à l'Université de Sherbrooke de 1970 à 1999. Parmi les ouvrages qu'elle a publiés, notons son *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* (Montréal, Éditions du Jour, 1992), *Découvrir la mémoire des femmes — Une historienne face à l'histoire des femmes* (Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2001), *Brève histoire des institutrices au Québec de la Nouvelle-France à nos jours* (Montréal, Éditions Boréal, 2004) et *Le féminisme québécois raconté à Camille* (Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2008).
[29] Mylène Gilbert-Dumas, *Les dames de Beauchêne, tome 3*, Montréal, VLB, 2005, 304 p.
[30] Voir https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/arnold-benedict
[31] Mylène Gilbert-Dumas, *Sous le ciel de Tessila. La coupe de Djam*, Montréal, Montréal, Flammarion Québec, 2022, 280 p.
[32] Pierre Loti, *Vers Ispahant*, Paris, Bartillat, 2021 [1904], 304 p.

aussi que je veux aller en Jordanie. Je veux vivre le désert pour pouvoir l'exploiter plus à fond dans mon écriture, pour rendre cette texture-là.

Parmi tout ce que vous me racontez, je retiens l'idée de vivre à fond, qui vient peut-être du Yukon, l'idée de vivre avec intensité et de vouloir faire vivre ou revivre, à travers l'écriture, toutes sortes d'histoires aux lecteurs et aux lectrices et de leur faire découvrir des pans entiers de l'humanité et du monde.

La partie de vivre avec intensité, je pense que c'est dans ma personnalité. J'ai écrit un essai qui s'intitule *Trop, c'est comme pas assez*[33], qui est sorti aux éditions de l'Homme pendant la pandémie, et où je montre comment je suis passée d'une personne qui consommait beaucoup, à l'époque où j'enseignais, à une personne qui vit plus simplement depuis que j'ai choisi d'être auteure à temps plein et, encore plus, depuis que je suis allée au Yukon. Je me concentre sur l'essentiel. J'ai intégré les valeurs yukonnaises. J'essaie de faire des choses qui me nourrissent. Par exemple, un jour, au Yukon, je suis partie sur une montagne à la recherche d'une orchidée. Tout ce que je savais, c'était qu'elle poussait à telle saison, à telle altitude et à telle latitude. Je ne pensais jamais de ma vie être éblouie à ce point de découvrir une colonie de fleurs ! Et la seule chose que je pouvais faire, après avoir constaté la fragilité de leur écosystème, c'était de les prendre en photo. Une autre fois, je suis partie à la pêche dans la toundra arctique alors que je n'avais jamais pêché de ma vie. J'ai marché deux fois seule

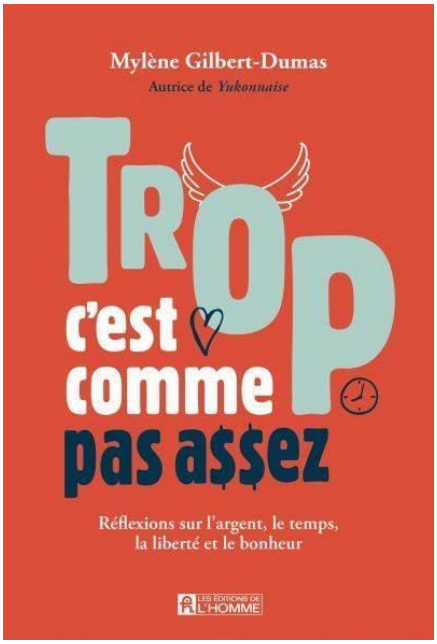

Photo : Les Éditions de l'Homme. Voir http://www.editions-homme.com/trop-comme-pas-assez/mylene-gilbert-dumas/livre/9782761955898

[33] Mylène Gilbert-Dumas, *Trop, c'est comme pas assez : réflexion sur l'argent, le temps, la liberté et le bonheur*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2021, 168 p.

sur la route de Compostelle. Je me suis perdue, toute seule à Tokyo. J'ai séjourné plus de deux semaines, seule à Marseille, parce que la date de départ de mon cargo porte-conteneurs avait été repoussée à quelques jours d'avis. J'ai ensuite traversé l'Atlantique pour mesurer par moi-même la distance qui sépare la France de l'Amérique.

Quand on vit des choses, les souvenirs et les émotions restent imprimés dans notre mémoire. En revanche, lorsqu'on achète des choses, ça ne reste pas. Qui se souvient de l'émotion qu'il a ressentie après avoir acheté son avant-dernier téléphone cellulaire ? Mais je vous jure que traverser le détroit de Gibraltar, de voir de ses yeux le Maroc d'un côté, Gibraltar de l'autre et le soleil qui se lève, au milieu, dans le sillon du navire, ça ne s'oublie pas !

Photo : Gracieuseté de Mylène Gilbert-Dumas

La transformation de votre personnage principal, dans *Yukonnaise*, qui part de Québec pour aller au Yukon, qui passe d'un mode de vie de consommation pour adopter une façon de vivre plus simple, vous l'avez donc aussi vécue en passant du métier d'enseignante à celui d'auteure.

Je suis devenue enseignante parce que c'est là que l'orienteur m'a envoyée quand j'avais 20 ans. Je lui avais dit que je voulais être écrivaine et vivre de ma plume. Lui, il savait que les écrivains étaient tributaires des ventes de livres et que c'était risqué, comme métier. J'ai donc suivi son conseil et j'ai commencé une carrière d'enseignante. J'ai quand même abouti chez les écrivains parce que c'est ça que j'avais en dedans de moi. Mais en quittant mon poste d'enseignante, à l'âge de 35 ans, je suis passée d'un mode de vie très sécuritaire — avec une permanence, un bon salaire et un fonds de pension — à l'un des modes de vie les plus précaires qui existent dans notre société. La prof que j'étais n'avait toutefois pas le dixième de la liberté que j'ai en tant qu'auteure aujourd'hui.

Photo de Mylène Gilbert-Dumas à bord du cargo. Gracieuseté de l'auteure.

Lorsque j'ai traversé l'Atlantique en cargo, on a essuyé une tempête où j'ai pensé mourir. J'ai vraiment eu peur, mais tout à coup, en regardant les vagues qui frappaient les conteneurs, j'ai eu comme une épiphanie. J'allais avoir 50 ans. Ça aurait été vraiment plate de mourir ce jour-là, mais j'avais quand même vécu une vie à

mon goût. La vie que j'avais voulue et que j'avais choisie. Et puis mourir dans un cargo porte-conteneurs renversé dans une tempête, c'est quand même partir dans un feu d'artifice.

Je ne veux pas arriver à la fin de ma vie et me dire que je suis passée à côté parce que j'avais peur, parce que j'avais trop besoin de sécurité, trop besoin d'avoir une permanence… Jack London[34] est mort à quarante ans. On ne peut pas dire qu'il a vécu avec beaucoup de sécurité, mais il a vécu avec une grande intensité. C'est un modèle pour moi.

Est-ce que le conseil que vous donneriez aux étudiants et aux étudiantes serait d'arrêter de penser à la sécurité et de penser à ce qu'ils et elles veulent dans la vie, de penser à ce à quoi ils et elles rêvent et d'aller dans cette direction plutôt que d'aller vers la société de consommation ?

J'ai une voisine congolaise qui dit toujours que les conséquences corrigent plus que les conseils. (Rire) Alors, je ne vais pas m'aventurer sur ce terrain-là.

Mais je peux quand même vous dire qu'on n'est pas libres quand on achète tout plein de choses. Acheter, c'est un acte de soumission. Il y a tellement de marketing qui nous contraint et qui nous contrôle. Le véritable acte d'indépendance, c'est de refuser d'acheter des choses, d'être conscient que suivre la mode, c'est faire preuve de conformisme. Comme le dit Damien Hallegatte[35], il ne faut pas se demander si nous avons vraiment besoin d'une chose, pour reprendre la fameuse phrase de Pierre-Yves McSween[36], mais plutôt : « pourquoi est-ce que je pense en avoir besoin ? ». Il nous faut

[34] Auteur américain. Il a notamment écrit *L'appel de la forêt*, *Martin Eden* et *Croc-blanc*. Pour le découvrir ou le redécouvrir, voir https://www.franceculture.fr/litterature/jack-london-lexplorateur-des-tenebres
[35] Pour en savoir plus sur Damien Hallegatte et ses travaux, voir https://libredeconsommer.com/
[36] Pierre-Yves McSween, *En as-tu vraiment besoin ?*, Laval, Guy Saint-Jean, 2016, 368 p.

très peu de choses dans la vie. C'est la publicité et la société d'hyperconsommation qui nous ont convaincus du contraire.

J'avais un ami qui était courtier immobilier à Québec. Il s'appelait Wilfrid et vivait dans un bel appartement sur les plaines d'Abraham. Il avait la grosse vie, voyageait et mangeait dans les grands restaurants, mais au fond de lui-même, Wilfrid avait toujours voulu peindre. À 55 ans, il a pris sa préretraite et, naturellement, il est passé de riche à pas mal moins riche. Alors il a déménagé dans un quartier populaire. J'allais lui rendre visite avec mon bébé de quelques mois. On buvait du café et, pendant qu'il peignait, je lui racontais les histoires que je voulais écrire. À 60 ans, il a fait un accident vasculaire cérébral (AVC). Il a paralysé d'un côté et c'était évident qu'il ne peindrait plus. Quand je suis allée le voir à l'hôpital, il m'a dit : « N'attends pas de prendre ta retraite pour écrire parce que tu ne sais pas si tu vas te rendre jusque-là ni dans quel état. Regarde-moi ! » Deux ans plus tard, il a fait un autre AVC et il en est mort. Son décès m'a fait comprendre que si Wilfrid n'avait pas pris sa préretraite à 55 ans, il n'aurait jamais peint. Ça a été un grand choc. À partir de ce moment-là, j'ai tout remis en question. J'étais enseignante, mais ça n'avait jamais été mon objectif dans la vie. Je voulais être auteure, je voulais vivre de ma plume. J'ai donc commencé à écrire mon premier roman. Il est sorti cinq ans plus tard chez VLB. J'ai reçu le prix Robert-Cliche pour ce livre[37] qui a aussi été finaliste au prix de la relève Archambault. J'ai ensuite écrit un roman jeunesse, *Mystique*[38], qui a reçu un sceau d'argent M. Christie[39]. J'enseignais encore à ce moment-là, mais en un an, j'avais obtenu un prix et deux mentions pour mes œuvres. Ça m'a prouvé que j'étais sur le bon chemin.

[37] Mylène Gilbert-Dumas, *Les dames de Beauchêne*, *op. cit.*.
[38] Mylène Gilbert-Dumas, *Mystique*, Montréal, La courte échelle, 2003, 192 p.
[39] Prix littéraire canadien, parrainé par la compagnie Christie Brown, fabricant de biscuits, qui récompensaient les meilleurs livres pour la jeunesse publiés au cours d'une année.

L'histoire de Wilfrid a inspiré celle d'un personnage de *Yukonnaise*, n'est-ce pas ?

Absolument. J'en parle aussi dans *Trop, c'est comme pas assez*[40] — je la raconte comme je l'ai vécue. L'idée, c'était de montrer à quel point son parcours a influencé le mien. Parce que quand Wilfrid a arrêté de travailler pour aller peindre, je dois l'avouer, je ne le comprenais pas. Il a fallu qu'il fasse un AVC pour que j'allume et que ça change ma vie.

Quand j'étais au cégep, je me souviens d'avoir lu *Les rêveries du promeneur solitaire*[41], de Jean-Jacques Rousseau, d'être arrivée à sa fameuse phrase, « Je meurs sans avoir vécu », et de m'être dit que je ne voulais pas arriver au jour de ma mort et avoir fait mienne cette phrase. Je me souviens également d'une autre lecture, celle de l'autobiographie de Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu*[42], et je me dis qu'entre les deux phrases, il y en a une qui est drôlement plus intéressante.

Photo de l'auteure devant l'une de ses bibliothèques : gracieuseté de Mylène Gilbert-Dumas.

En ce moment, dans notre société, la majorité des gens renoncent à leur liberté en échange de confort, de biens matériels, de sécurité et de contrôle sur les autres. Quand j'ai réalisé ça, j'ai fait des choix. J'ai décidé que je voulais un minimum

[40] Mylène Gilbert-Dumas, *Trop, c'est comme pas assez : réflexion sur l'argent, le temps, la liberté et le bonheur*, *op. cit.*.
[41] Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries d'un promeneur solitaire*, 1782.
[42] Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu*, Paris, Folio, 1987 [1974].

de confort pour pouvoir écrire, mais que le reste n'était pas important pour moi. J'ai deux postes de dépense à la maison : les livres et la nourriture. Je ne suis pas la mode, mais j'achète des vêtements de qualité qui durent longtemps. Je n'ai pas de télé, mais des livres à profusion. J'ai deux chiens et j'apprends l'arabe. Je m'occupe de mes voisins, de mes amis et je voyage. Je vais voir les choses. Je fais des choses. Ma vie est à moi et j'utilise chaque minute pour en faire quelque chose d'extraordinaire, même si c'est juste de la cuisine. Quand je vais arriver à la fin, je veux pouvoir dire que ma vie m'a ressemblé, qu'elle a été à la hauteur de tout ce que je suis.

Photo : gracieuseté de Mylène Gilbert-Dumas

Vous me faites penser à Isabelle Eberhardt[43].

Vous êtes drôle. Quand j'ai lu sa biographie, *Nomade j'étais*[44], je devais avoir 20 ans. J'ai même une photo de moi, à Genève[45], avec le panneau de rue qui porte son nom. Si un jour, je réussis à aller en Algérie, j'aimerais aller voir sa tombe. Elle est enterrée à côté de sa mère. J'ai plusieurs versions d'*Écrits sur le sable*[46], ses œuvres complètes. Comme vous le savez peut-être, son éditeur a beaucoup trafiqué/remanié ses textes, mais l'esprit est là. Je me souviens d'un texte où elle raconte comment, le soir, les femmes vont à la fontaine. Sa façon de rendre l'atmosphère est superbe. En peu de mots, elle arrive à capter l'esprit de

[43] Pour en savoir plus sur cette auteure, voir https://www.franceinter.fr/culture/isabelle-eberhardt-exploratrice-ecrivaine-et-espionne
[44] Edmonde Charles-Roux, *Nomade j'étais : Les Années africaines d'Isabelle Eberhardt, 1899 - 1904*, Paris, Éditions Grasset, 1995 et Edmonde Charles-Roux, *Un désir d'Orient*, Paris, Éditions Grasset, 1995.
[45] Isabelle Eberhardt est née à Genève en 1877. Pendant longtemps, une rumeur a circulé disant qu'Arthur Rimbaud était son père.
[46] Isabelle Eberhardt, *Écrits sur le sable*, édité par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Éditions Grasset, 1988-1989.

ce qu'elle décrit et elle nous transporte sur les lieux de cette scène, dans cette chaleur. Vous savez qu'elle est morte noyée dans le désert ? C'est assez particulier. La rivière où elle s'est noyée s'appelle *Ain Sefra*, ce dernier mot signifie jaune. C'est d'ailleurs la racine du mot safran.

Son texte sur l'horizon[47], où elle parle du désir d'aller vers l'horizon, de voir l'horizon et où elle parle du fait qu'elle ne comprend pas les gens qui n'ont pas ce désir en est un qui m'a profondément marqué.

C'est celui où elle célèbre la liberté du nomade et dit : « Être seul, être pauvre de besoins, être ignoré, étranger et chez soi partout, et marcher, solitaire et grand à la conquête du monde »[48]. Je l'ai longtemps eu en fond d'écran. Je la cite en exergue dans *Trop, c'est comme pas assez*[49]. Elle dit aussi qu'en voyage, on est libre quand on est seul. J'en ai fait l'expérience. Et j'ai découvert aussi que lorsque l'on voyage seul, tout le monde vient vers nous.

La première fois où je suis partie seule, j'avais 39 ans. C'est l'acte de courage le plus grand de ma vie parce que j'ai grandi dans un milieu où on me répétait qu'une femme ne devait pas voyager seule. Je lisais pourtant des biographies ou des journaux personnels de femmes qui avaient voyagé seules à des époques où ça ne se faisait pas. Je savais que c'était possible, mais il y avait toujours cette peur au fond de moi. Quand je suis partie du Puy-en-Velay pour faire la route de Compostelle, j'étais terrorisée. Après une demi-journée, j'avais toutefois déjà oublié la peur, le Canada et tout le reste. J'ai vécu chaque jour avec une grande intensité et j'ai connu la liberté dont parle Isabelle Eberhardt. Après ce premier voyage en solitaire, j'ai compris que le monde est beaucoup moins dangereux

---

[47] « Un droit que bien peu d'intellectuels se soucient de revendiquer, c'est le droit de l'errance, du vagabondage. Et pourtant, le vagabondage, c'est l'affranchissement. Et la vie le long des routes, c'est la liberté. » Isabelle Eberhardt, *Écrits sur le sable, tome 1*, « Vagabondages », Grasset, Paris, 1988.
[48] *Ibid*.
[49] Mylène Gilbert-Dumas, *Trop, c'est comme pas assez : réflexion sur l'argent, le temps, la liberté et le bonheur*, *op. cit*..

que l'on pense. La plupart des gens sont gentils. J'ai peut-être une bonne étoile au-dessus de ma tête, mais de tous mes voyages, je n'ai rencontré personne avec un esprit malveillant.

Il y a une phrase de Paul Bowles[50], qui a notamment écrit *Un thé au Sahara*[51], qui m'est revenue en tête pendant que vous parliez de vos romans, tout à l'heure : « où commence la fiction et où s'arrête la vérité » ?

C'est drôle que vous parliez de Bowles, je l'ai cité en exergue de mon roman *Les deux saisons du faubourg*[52] :

> Comme nous ne savons pas quand nous mourrons, nous en venons à penser à la vie comme un puits sans fond. Et pourtant, tout n'arrive qu'un certain nombre de fois, un très petit nombre, en réalité. Combien de fois encore te rappelleras-tu un certain après-midi de ton enfance, un après-midi qui fait si profondément partie de toi que tu ne peux même pas concevoir la vie sans lui ? Peut-être encore quatre ou cinq fois, peut-être même pas. Combien de fois encore regarderas-tu se lever la pleine lune ? Vingt fois peut-être. Et pourtant, tout cela nous semble illimité.[53]

Ce n'est pas dans le livre *Un thé au Sahara*, mais à la fin de l'adaptation cinématographique de Bertolucci. C'est Bowles lui-même qui prononce cette phrase lorsqu'il apparaît dans le film, à la fin. Ce texte me rejoint profondément. Cette vision du monde est dans tous mes livres. Il faut vivre pleinement et faire ce que l'on aime. La fin arrivera toujours trop vite.

Pour en savoir plus sur Mylène Gilbert-Dumas, voir, entre autres : http://www.edvlb.com/mylene-gilbert-dumas/auteur/gilb1013, http://www.editions-

[50] Compositeur et écrivain américain né en 1910 et mort en 1999. Il a passé la majeure partie de sa vie à Tanger, au Maroc, avec sa conjointe, la dramaturge Jane Bowles.
[51] Paul Bowles, *Un thé au Sahara*, Paris, Gallimard, 1980 [1949], 289 p.
[52] Mylène Gilbert-Dumas, *Les deux saisons du faubourg*, Montréal, VLB, 2013, 360 p.
[53] Paul Bowles dans le film *Un thé au Sahara* (1990), de Bernardo Bertolucci.

homme.com/mylene-gilbert-dumas/auteur/gilb1013 et

https://flammarion.qc.ca/auteurs/300/mylene-gilbert-dumas